

La colombe
et le chevalier

Didier MICHELI

La Colombe et le Chevalier

42, Allée de la Citronnelle

Lotissement "Les Barres"

13113 LAMANON

Le **Code de la propriété intellectuelle** n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les "analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information", toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L.122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du **Code de la propriété intellectuelle**.

Préface

(Tirée de l'oeuvre de Jean-Luc AUBARBIER et Michel BINET : "Aimer le Pays Cathare")

L'épopée cathare est une des parties les plus sombres de l'Histoire de notre pays. Tout d'abord voyons ce qu'est le *Catharisme*. Il s'agit d'une religion nouvelle qui s'est implantée, durant les *XII et XIII èmes siècles*, dans tout le sud de la France. Ce christianisme "*différent*" fut perçu comme une menace insupportable par le pape *Innocent III (1198-1216)*, son clergé et ses successeurs. Sous les règnes de *Philippe Auguste (1180-1223)*, *Louis VIII (1223-1226)* et *Louis IX (Saint-Louis (1226-1270))*, une guerre "sainte" d'une violence inouïe, coalisant principalement barons français et papauté, est déclenchée, de 1209 à 1229, contre les pays de *langue d'Oc*. Cette *croisade contre les Albigeois*, dont les épisodes guerriers se poursuivirent jusqu'en 1244 (*chute de Montségur*), et même 1255 (*prise de Quéribus*), aura pour conséquences directes le rattachement à la couronne capétienne d'une grande partie du midi, ainsi que l'extinction à peu près finale d'une civilisation aux abords sans précédents.

Après 1229 et pendant plus d'un siècle, les bûchers de l'Inquisition catholique parachèveront l'éradication de "*l'hérésie*" jusqu'à sa totale disparition. Le voile de silence qui a enveloppé, pendant des siècles, ces événements s'est déchiré depuis peu. Il laisse entrevoir, au-delà même de l'épopée tragique, un *drame humain et religieux* propre à bouleverser nombre de partis pris historiques, à susciter la réflexion, et à enrichir la spiritualité de chacun. En introduction au terrible drame historique qui va suivre, je me dois d'exposer en ces quelques pages, les cadres religieux, géographique, politique, culturel et historique de ces événements.

LE CADRE RELIGIEUX ET SOCIAL

L'homme du Moyen-Âge occidental, que se soit dans la prière, au combat ou au travail, selon la répartition en *trois ordres* de la société, perçoit l'art, le politique, le social, la vie et la mort ... en un mot, le monde qui l'entoure, en expressions typiquement religieuses. La presque totalité de ses références sont chrétiennes. Son mental n'y échappe pas. Son existence même, il la conçoit comme *résultant d'une création*. Toute sa vie sociale et privée est centrée sur le *salut* et *l'approbation divine*.

Dès le début du XI^e siècle (1010-1020), et tout au long de la période qui va servir de guide à ce roman-scénario, une *angoisse existentielle* réelle se manifeste chez bon nombre de clercs et de laïcs. Bon nombre d'entre eux ont le sentiment d'avoir oublié Dieu, lequel semble s'être détourné de sa création. *L'An Mil* est passé. Les pays de la chrétienté attendaient le retour du Messie dans sa gloire. Dieu ne s'est pas montré. L'homme se doit de renouer les liens rompus par sa seule faute. Pour retrouver la divinité, une démarche intérieure et un retour à la *pureté* des premiers chrétiens lui paraissent importants. De partout en Europe, un vent d'opposition, à la fois *d'origine sociale et religieuse*, balaie l'Occident chrétien. Face aux famines, aux épidémies et à la misère quotidienne, *qui sont perçues comme autant de châtiments divins*, le clergé catholique dont la fonction est précisément de rapprocher Dieu de l'homme, est rapidement choisi comme *bouc-émissaire* et seul fautif. Le rôle d'intermédiaire du prélat est remis en question, d'autant plus aisément que la hiérarchie ecclésiastique se préoccupe alors davantage de préserver ses privilèges et de collecter sa dîme, que de vivre les exigences de pauvreté et de charité des Évangiles dont elle se réclame. Les prêtres séculiers n'ont pas fait vœu de pauvreté et mènent grand train. Bon nombre de prêtres et d'abbés (*clunisiens pour la plupart*) vivent en état de péché et choquent par leurs excès (*fornication, simonie*). La papauté, attentive à la nécessité de corriger son clergé et à l'affermissement de la foi, tente de canaliser cette "révolte" et encourage le mouvement monastique que guident des hommes de haute spiritualité : Saint Bruno (*la Grande Chartreuse, fin XI^e*), Robert d'Arbrissel (*Fontevault, 1101*), Robert de Molesme (*Cîteaux, 1098*), Saint Bernard (*Clairvaux, Fontenay, Sénanque ...*). Puis plus tard, Saint Dominique (*Dominicains*), Saint François d'Assise (*Franciscains*). L'art roman puis *Gothique* prennent leur essor (*Moissac, Conques, Saint-Sernin de Toulouse ... mais aussi Chartres, Notre-Dame de Paris ...*). Les grands pèlerinages (*Jérusalem, Saint-Jacques de Compostelle, Rocamadour...*), tout autant que les ordres de Chevalerie (*Templiers, Hospitaliers ...*) ou le *culte des saints*, témoignent de la foi de cette époque. Rome, malgré ses efforts, malgré l'humilité authentique de ses moines, ne peut empêcher un *violent anticléricalisme* de se montrer. Dans bon nombre de lieux, des prêtres sont bousculés, raillés, des crucifix brûlés, des églises saccagées, car, tout bien compris, du rejet du prêtre à la remise en cause de son message, le pas à très vite été franchi. Contre un clergé devenu odieux dans bien des cas, *des hommes de foi* s'élèvent, explorent ou redécouvrent, hors des voies du Catholicisme, des *voies différentes de salut* et proclament ouvertement, dès le début du XI^e siècle, des enseignements opposés aux dogmes de l'Église. Rien qu'en France, l'Histoire a retenu le nom de certains d'entre eux. *Henri de Lausanne* parcourt le Midi, entre 1116 et 1139, rallie les foules. En Bretagne, *Eon de l'Etoile* saccage les monastères. En Languedoc, *Pierre de Bruis* et ses partisans contestent eux aussi avec force le clergé. L'abbé de Cluny, *Pierre le Vénérable*, conscient de la gravité de la situation, jugera nécessaire de contredire ses affirmations. En effet, comme Henri

de Lausanne, Pierre de Bruis rejette les rites de l'Eglise et se refuse à vénérer le crucifix (tout comme les Cathares et les Templiers). Ce rejet de la croix est capital. La croix est l'instrument de supplice sur lequel l'Envoyé de Dieu a été humilié : "Adorerais-tu la corde qui a pendu ton père?", diront les Cathares. L'Eglise a la sensation de voir reparaître le spectre de l'Arianisme dont elle croyait s'être délivrée. (*Les chrétiens arianistes, dans les premiers siècles du Christianisme, considéraient Jésus Christ comme un envoyé de Dieu, mais pas comme Dieu lui-même. Au concile de Nicée, en 325, l'empereur Constantin expulsa les 1730 prélats partisans d'Arius et fit voter par les 318 restant le dogme de la nature divine du Christ.*) La menace est sérieuse, d'autant que ces courants *se réclament des évangiles* qu'ils ont traduits en langue vulgaire, attirent les foules et ne voient plus en l'Eglise catholique la digne héritière du message d'Amour et de Charité des Apôtres. Le cas des *Vaudois* (du nom de leur fondateur *Pierre Valdo* ou *Valdes*), des Pauvres de Dieu ou des Pauvres de Lyon, comme on les appelle montre que la force de l'exemple n'est plus du côté catholique. Vivant pauvrement, appliquant les principes des Ecritures, ils ne sont en rien hérétiques sur le plan doctrinal. Pourtant, ils seront jugés schismatiques du seul fait de leur anticléricalisme, puis hérétiques, par Rome, en 1184. Si pendant un temps, l'Eglise prête une oreille assez complaisante à certains de ces mouvements et parvient même à distinguer, selon ses propres critères, entre pensées "orthodoxes" et "non orthodoxes", très vite, devant l'ampleur du phénomène et la multiplicité de ses formes, elle les déclare "hérétiques" et les persécute à ce titre. (Des bûchers s'allument, épars encore, tout au long des XI e et XII e siècles, en France, en Allemagne, en Italie ...) Il est clair que l'Eglise se sent menacée. Elle considère comme intolérable que des personnes non dûment autorisées *traduisent la Bible* et usurpent à ses prêtres le *monopole* de l'interprétation et de la prédication des Saintes Ecritures. L'interdiction pour les laïcs de posséder l'Ancien et le Nouveau Testament, ainsi que la *défense formelle* de leur traduction en langue vulgaire, sont clairement stipulées à l'article 14 du concile de Toulouse de 1229. Il est vrai qu'à cette date, en maints endroits, le Catharisme avait supplanté, du moins dans les coeurs, le Catholicisme romain et trouvait dans les Evangiles mêmes la justification de sa doctrine.

LA RELIGION CATHARE

Le Catharisme est le plus important de ces mouvements contestataires. Il se développe dans la seconde moitié du XII e siècle et connaît une large audience auprès de la population languedocienne. Pourtant, il ne se limite pas à la seule France du Sud. Aux siècles qui nous intéressent, du XI e au XIII e, il est présent un peu partout en Europe. D'importants foyers existent en Allemagne, dans les Flandres, en Italie septentrionale et centrale, en Pays de Loire et en Champagne notamment, où 180 Cathares sont brûlés, en 1239, à *Mont-Wimer* dans la Marne. Si l'on tient compte des églises *bogomiles* de Bulgarie ou de Bosnie, avec lesquelles les liens doctrinaux sont très étroits, c'est de l'Angleterre à l'Asie Mineure (Turquie actuelle) qu'il convient d'étendre la présence et l'influence de ceux qu'aujourd'hui nous appelons de

façon générique les Cathares. Selon les lieux, on les appellent aussi *Albigeois (nord de la France)* ou *Patarins (Italie)* ... sans être vraiment toujours certain que tous soient "cathares" au sens strict du terme. L'Eglise les désigne souvent sous les vocables plus généraux d'*Ariens*, de *Ma nichéens* ... ou tout simplement d'*Hérétiques*. Partout, elle les persécutera. Pourtant, seul le Languedoc connaît une guerre "sainte" d'une telle ampleur (une autre croisade en Bosnie échoua. Le Catharisme y disparut au XV^e siècle). Plusieurs questions se posent. Pourquoi cette croisade anti-cathare de l'Eglise catholique, et précisément en ces régions? Quels rôles dévolus à la papauté, aux pouvoirs politiques? Pourquoi un tel acharnement, une telle résistance? Un simple regard sur la doctrine des Cathares va nous fournir d'importants éléments de réponse.

Nous connaissons la doctrine et la liturgie cathares grâce à quel-ques originaux (on a par exemple la synthèse latine du *"Livre des Deux Principes"* de l'Italien Jean de Lugio); grâce aussi à des traités catholiques dans lesquels sont exposées, puis réfutées, leurs croyances, et grâce enfin aux très nombreuses minutes des procès de l'inquisition où se découvre une fois vivante, vécue au quotidien. Leur étude rend manifeste que les Cathares sont des Chrétiens avant tout. Ils se ré-clament du Christ et des Evangiles (particulièrement celui de Saint Jean). Mais leur conception même de Dieu, leur vision du Christ et leur approche des textes, les écartent fort du Catholicisme romain qui voit en eux des Manichéens (*au III^e siècle le prophète perse Mani se présenta comme l'envoyé du Christ, le Paraclet, cet Esprit-Saint annoncé par Saint-Jean - XV : 26; XVI : 7,8. Il synthétisa la pensée de Zoroastre, du Bouddha et de Jésus. Dualiste, son Eglise, très structurée, à forte cohésion doctrinale, s'implanta de la Chine à l'Espagne. Partout persécutée, elle faillit néanmoins supplanter le Catholicisme qui en garda, jusqu'aux XVI^e et XVII^e siècles, une constante phobie*). Même si une filiation ininterrompue entre l'Eglise de Mani et les Cathares languedociens n'a jamais été prouvée, il n'en reste pas moins vrai que les *similitudes de doctrines* sont très grandes. Les Cathares rejettent en effet avec vigueur l'idée catholique d'un Dieu personnel unique, créateur du Tout, de l'Homme et de son libre arbitre. Pour eux, le Dieu d'absolue bonté qu'adorent les catholiques, n'a pas pu vouloir pour sa créature les souffrances, les épidémies, les famines, les guerres, l'injustice, la mort ... le MAL, d'autant que, prescient il savait, qu'imparfait et libre, l'Homme se détournerait de Lui. Ils ne comprennent pas que ce Dieu unique et parfaitement bon ait ensuite chassé sa créature du Paradis et l'ait condamnée à souffrir. Pour les Cathares, pas d'Homme mauvais, qui a péché, puis sauvé par la Grâce divine ou la souffrance même de Dieu, incarné en Jésus Christ.

Posé en termes de "création", ce problème du Mal amène en effet à douter soit de la toute bonté de Dieu, soit de sa toute-puissance. Conscients du Mal comme tout en chacun, ils l'expliquent par un principe coéternel opposé au Dieu bon, au Dieu de Lumière, qu'ils nomment *Prince des Ténèbres*. On a donc affaire à une conception dualiste. Dans la cosmologie cathare, ce principe mauvais est "créateur" du monde visible, de la matière et donc de notre enveloppe corporelle dans laquelle est enfermée une parcelle divine de lumière. Une lutte cosmique sans merci oppose ces deux principes. Dans cette logique, Jésus-Christ ne peut être un véritable être de chair. C'est un être spirituel, envoyé par le Dieu de Lumière, et venu révéler à l'Homme le message de la Gnose, grâce à laquelle l'Homme devenu conscient de la parcelle divine prisonnière qui l'habite, va s'efforcer, par une vie d'ascète, de libérer son âme et contribuer, par là même, à la victoire finale du Dieu de Lumière. Comme nous le voyons, le Catharisme se présente donc aussi comme une religion initiatique. Le Cathare entreprend sa propre démarche spirituelle. Grâce à la stricte application des principes des Evangiles (paix, justice, charité ...), il parviendra à arracher son âme de sa prison de chair. Dans cette approche du divin, Dieu ne "descend" plus sur l'Homme pour le sauver par sa souffrance, comme dans le Catholicisme. À charge, au contraire, pour le Cathare, par une profonde prise de conscience et une recherche constante des voies du salut, de "s'élever" vers Dieu. En d'autres termes, virtuellement, potentiellement, l'Homme est Christ (Saint Jean : XIV). À lui de vouloir le devenir. Plus d'êtres passifs, angoissés et implorant une grâce extérieure et salvatrice venue "d'en haut", mais des êtres "libérés",

s'élevant vers la divinité par un effort incessant, uniques artisans de leur propre salut et participant à l'avènement du règne du Dieu de Lumière (les adversaires des cathares n'ont vu dans leur "culte solaire" qu'une adoration au premier degré). Le Christ est donc le héraut (et le héros) de lumière, semblable au Soleil invincible, que vénéraient les gnostiques des premiers siècles dans le culte de Mithra (*le catholicisme empruntera au Mithraïsme plusieurs de ses mythes*). Cette idée de Gnose prétendant apporter le salut non par la foi mais par la révélation et la connaissance de soi, était très répandue dans les premières églises chrétiennes (*leurs lieux de culte furent détruits par le catholicisme naissant et leurs Evangiles, rejetés et mis sous le boisseau. Les Evangiles gnostiques - évangile de Thomas - découverts à Nag Hammâdi en 1945, et traduits depuis 1959, sont aujourd'hui accessibles au grand public. L'image du Jésus qu'on y découvre est souvent très différente de celle donnée par les quatre évangélistes et saint Paul*). On comprend dès lors que, pour les cathares, le baptême des enfants, l'eucharistie, la passion, la rédemption par la foi, la résurrection, le jugement dernier et autres dogmes et sacrements du catholicisme, n'aient aucune valeur et prennent place au rayon des accessoires. Ils pensent surtout comme le formule- ra plus tard Shakespeare que *"l'hérétique n'est pas celui qui brûle dans la flamme, c'est celui qui allume le bûcher"*; pour eux, l'Eglise de Rome, de par son mépris de la vie, son intolérance, ses vices et ses crimes, ne peut être que l'*Eglise du Diable*.

Cet ensemble de croyances est transmis aux fidèles par les parfaits ou parfaites (*les femmes ne sont pas inférieures ni considérées comme indignes du ministère*). Cette désignation moderne de "Parfaits" vient de l'expression *"Hereticus Perfectus"*, l'hérétique total, achevé, absolu, qu'utilisaient les Inquisiteurs. Il ne s'y trouve donc à l'origine aucune connotation morale de perfection. Ce terme correspond, néanmoins, à une réalité certaine. Pour devenir parfait (*ou Bon Homme ou Bonne Femme, comme on disait alors*), l'adulte, encore "simple croyant", après une solide préparation de trois années, reçoit le *Consolament (consolamentum en latin)*, lequel est un baptême, au sens initiatique du terme. Le récipiendaire se voit imposer les mains par un parfait et reçoit l'Esprit-Saint qui lui révèle la véritable nature divine de son âme et lui ouvre le chemin de la Gnose (*introspection*), qui fait de lui un "éveillé", un "initié", apte à libérer son âme par une vie d'ascèse. S'il échoue ou si sa vie n'est pas sans reproches, son âme retournera aux cycles des incarnations (*il peut aussi redevenir simple croyant*). Les cathares (sans être toujours précis sur le comment) croient en effet en la réincarnation, en la métempsycose (les parfaits ne mangent que des animaux à sang froid). Cet étrange apport de la métempsycose dans une religion chrétienne pourrait venir d'une relecture christianisée de Platon et Pythagore. Austère, exigeante la religion cathare requiert de ses ministres et d'eux uniquement, une exemplarité de tous les instants. Ils se doivent d'appliquer à la lettre les enseignements du Christ et des Evangiles. Ils refusent de prêter serment, s'obligent à dire toujours la vérité (*vous pouvez imaginer les conséquences devant l'Inquisition!*), à rejeter l'envie, la colère, la jalousie, les vices de toutes nature. Ils s'abstiennent de tout contact sexuel ou même physique (*procréer signifierait pour eux précipiter et enchaîner une âme dans la matière, oeuvre du Prince des Ténèbres*) mais considèrent la reproduction comme normale pour les simples croyants (*il faut bien fournir des corps aux âmes qui doivent achever de se purifier sur terre*). Ils ne versent ne le sang des hommes ni celui des animaux (*"Tu ne tueras point"*). Totalement non violents, pas un seul ne prendra les armes pour se défendre. Quasiment végétariens, ils jeûnent souvent, mènent une vie ascétique mais non "hors du monde". Ils se doivent de travailler. Ils exercent toutes sortes de métiers, manuels essentiellement, parcourent inlassablement le pays, toujours par deux, vêtus de bure bleue ou noire. Même au plus fort des persécutions, ils apportent aux croyants le *consolament des mourants*. Ils soignent les malades, aident aux travaux des champs, ne possèdent rien, n'exigent rien (*pas de dîme*) et oeuvrent comme le plus humble des paysans occitans dont ils partagent le repas. Aussi sont-ils respectés, aimés. Plus peut-être que dans la teneur même de leur message, c'est dans l'exemplarité de leur vie et la simplicité chaleureuse de leur contact, qu'il convient de chercher l'explication du succès du catharisme. Difficile d'évaluer le nombre de cathares en Languedoc. Minoritaires dans les villes, omniprésents dans les villages dont les seigneurs étaient gagnés à "l'hérésie", ils

sont estimés entre 10 et 15% de la population par certains historiens, et jusqu'à 50% par d'autres. Mais l'ampleur de la résistance durant et après la croisade, les moyens mis en oeuvre pour abattre "l'hérésie", sont là pour nous indiquer que seule la doctrine cathare n'explique pas tout. L'Eglise des cathares est purement spirituelle. Pas de culte, pas de temple ni d'église (*le château de Montségur est le seul "monument cathare" véritable, construit par eux*). Les cérémonies, simples, publiques, se déroulent dans les "Maisons" (*sorte de séminaires et ateliers d'artisanat*), chez "l'habitant" ou simplement en pleine nature. Pas de chef suprême non plus, mais quatre évêques nommés en 1167, pour les diocèses de Toulouse, d'Albi, d'Agén et de Carcassonne (*un cinquième, celui du Razès, sera créé en 1226*). L'évêque cathare est secondé par son Fils Majeur, son Fils Mineur - sortes de coadjuteurs - et par des diacres. L'argent obtenu par le travail de tous et les dons des croyants est utilisé au fonctionnement des "maisons" et alimente tout un réseau d'entraide. Scrupuleusement honnêtes, ils se voient aussi confier un rôle de banquiers, comme les templiers. En 1167, à la date de la création des évêchés cathares, un concile se serait tenu à Saint-Félix-Laurageais en Haute-Garonne. La terre d'oc était pour le catharisme un terreau fertile.

LE CADRE LANGUEDOCIEN

L'Arianisme, professé officiellement en Languedoc jusqu'au VI^e siècle a peut-être marqué suffisamment les mentalités, les rendant plus réceptives, des siècles plus tard, aux thèses cathares. Bien plus favorables encore sont au XII^e siècle, les facteurs économiques, politiques et culturels, d'une société occitane caractérisée par un réel climat de réceptivité, d'ouverture d'esprit et de liberté.

Une notion inconnue en "France du Nord", influence alors les comportements sociaux : *le Paratge*. Selon cette idée, des personnes de classes sociales différentes peuvent posséder un honneur et une dignité comparables. Il ne s'agit pas encore d'égalité de droit mais de respect de la personne, d'une "égalité d'âmes". D'ailleurs, le servage n'existe pas en Languedoc. Même "attaché" à sa terre, le paysan peut accéder à la propriété. Le bourgeois, lui, peut devenir chevalier. La femme a le droit de commercer, et son avis, exprimé en public, est pris en compte. Est-ce un hasard si c'est précisément à cette époque et en Languedoc que naît l'amour courtois, cette conception à la fois "romantique" et religieuse de l'amour? Les *troubadours* chantent la Femme et surtout la respectent comme jamais auparavant dans l'Histoire. L'idée cathare de réincarnation qui affirme que l'homme peut renaître femme ou que le baron peut avoir été paysan, sera admise sans trop de peine par les Languedociens, et particulièrement par les femmes. Considérées, reconnues par le catharisme à l'égal de l'homme, elles seront parmi ses plus fidèles partisans et défenseurs. En effet, si la haute noblesse occitane est restée catholique soit par conviction, soit par prudence, rare le comte, le vicomte ou le simple seigneur sans une mère, une épouse, une soeur, gagnée à "l'hérésie". La bourgeoisie, riche de son commerce en Méditerranée (*le Languedoc regarde plus facilement vers Barcelone ou les cités italiennes que vers la lointaine capitale des*

Francs), s'affranchit de la tutelle de l'abbé ou du seigneur et défend jalousement ses prérogatives politiques, financières et commerciales. Les consuls toulousains, ou *Capitouls*, élus à la fois par la petite noblesse et les bourgeois, administrent la cité et veillent sur leurs libertés. Le comte ne se risque pas à les mécontenter. Comment pourrait-il intervenir d'ailleurs? Toulouse n'a aucun rôle centralisateur, ni politique ni administratif. Si le comte est suzerain direct d'importants territoires (*Agenais, Armagnac, Quercy, Rouergue, Vivarais ou comtat Venaissin*), s'il est aussi duc de Narbonne et comte de Provence, il a en fait bien peu d'influence sur eux et moins encore sur ses grands vassaux, comme les Trencavel (*régions de Carcassonne, Albi, Béziers, Razès*), lesquels dépendent, pour partie de leur terre, du roi d'Aragon (*celui-ci est suzerain ou cosuzerain de vaste régions en Languedoc : Comtés de Millau, de Gévaudan, Montpellier, Foix, Comminges, Béarn ...*). Ajoutez à cette complexité des liens féodaux, les rivalités incessantes, la multiplicité des coseigneuries (*le droit d'aînesse n'existe pas. Mirepoix, par exemple, dépend de 36 coseigneurs!*) Et nous comprenons à la fois que de nombreux petits seigneurs indépendants profitent de ce manque d'autorité pour s'approprier, sous couvert de catharisme, les biens du clergé et qu'un Raymond V soit dépassé par la situation. Dans une lettre adressée à l'abbé de Cîteaux en 1177, il confesse son impuissance devant les progrès de "l'hérésie" : "Je reconnais que les forces me manquent pour mener à bien une affaire si vaste et si difficile parce que les plus nobles de ma terre sont déjà atteints par le mal de l'infidélité, entraînant avec eux une grande multitude de gens qui ont abandonné la foi. Si bien que je n'ose ni ne puis rien entreprendre." Ce manque de cohésion, cette dispersion des pouvoirs favorisent pour l'heure l'implantation cathare. Ils s'avéreront un lourd handicap lorsque viendra l'affrontement armé. Le Languedoc se présentera en ordre dispersé face à la croisade.

Liberté politique donc, liberté des hommes, liberté des esprits aussi. Avec navires et caravanes circulent les idées. Elles sont accueillies avec tolérance, curiosité, intérêt même. Chrétiens, Musulmans et Juifs vivent en harmonie certaine. C'est vers 1150 qu'est fixée par écrit, en Provence, la *Cabbale (Isaac l'Aveugle)*. On fait appel aux exégètes juifs pour la traduction de la Bible et ce n'est que vers 1240 que les attaques contre les juifs s'accroissent. (*En 1239, Saint Louis fera saisir tous les ouvrages des synagogues. En 1269, il obligera la population juive à porter un signe distinctif d'infamie : la rouelle.*) Pour l'instant, dans le Languedoc d'avant la croisade, outre les fonctions traditionnelles de la banque, certains Juifs occupent des postes de responsabilité, malgré les interdictions de l'Eglise, et enseignent aux côtés des chrétiens et des musulmans à la faculté de Montpellier.

Dans ce climat de liberté, le catharisme trouve des conditions favorables à son épanouissement. Devant son autorité bafouée, ses biens spoliés, que peut faire l'Eglise de Rome? Dans un premier temps : tenter de convaincre. *Saint Dominique* viendra de son Espagne natale prêcher contre les cathares et essayer de les ramener à la raison. Vivant pauvrement à la manière des parfaits, il parcourt, dès 1205, le Razès, la région de Carcassonne, participa à des joutes oratoires, où s'opposent les déjà célèbres parfaits *Guihabert de Castres* ou *Benoît de Termes* et les théo-logiens catholiques. Il fonde l'ordre des *Frères prêcheurs*, parmi lesquels seront choisies, après sa mort (1221), les plus tristes figures de l'Inquisition catholique. Ses efforts sincères auront un succès limité et il se rendra vite compte de leur inefficacité. En 1208, il déclare : "J'ai supplié, j'ai pleuré. Mais comme l'on dit vulgairement en Espagne, là où ne vaut la bénédiction prévaut le bâton." La papauté est inquiète. Elle a beau menacer à plusieurs reprises Raymond VI, rien n'y fait. L'argument théologique, l'exemple de saint Dominique, ses "miracles" mêmes, sont impuissants à convertir les cathares; les menaces d'interdit, d'excommunication le sont tout autant. Reste la force pour rétablir l'autorité spirituelle et temporelle du catholicisme. Les derniers efforts du légat pontifical *Pierre de Castelnaud* sont eux aussi restés sans effet. Tout bascule le 15 Février 1208. De retour d'une mission manquée à Toulouse, il est assassiné à Saint-Gilles-du-Gard. Raymond VI est de suite désigné comme responsable du crime. Innocent III, après mûre réflexion, se décide à frapper. Plusieurs missives adjurant Philippe Auguste de se croiser restent lettre morte. Le roi se tiendra en effet, hors de l'affaire albigeoise. Mais il ne peut très

longtemps empêcher certains de ses vassaux, alléchés par les promesses papales, de s'enrôler dans la croisade. Le sort en est jeté. La répression armée, une lutte de quelques 45 années va ensanglanter le Languedoc. Pour conserver son monopole d'accès divin, pour préserver ses biens et son autorité, l'Eglise déclare et prêche la guerre "sainte" dans toute la chrétienté.

LA CROISADE CONTRE LES CATHARES.

En Juin 1209, une armée de 50000 à 130000 croisés se rassemble à Lyon. Sont présents le duc de Bourgogne, les comtes de Nevers et de Saint-Pol, le sénéchal d'Anjou, qu'accompagnent de nombreux autres seigneurs, parmi lesquels, un certain *Simon de Monfort* descendu de sa vallée de Chevreuse. À des milliers de chevaliers, se mêlent une piétaille accourue de tous les horizons de France et d'ailleurs. On y rencontre même les ribauds de la cour des Miracles, venus avec leur "roi". Les prêches enflammés des envoyés pontificaux les ont convaincus de la noblesse de leur cause. Leur but premier : extirper "l'hérésie", défendre la "foi". À la tête de la croisade, un clerc intransigeant jusqu'à la cruauté, un homme du Languedoc très au fait des enjeux politiques et religieux : *Arnaud-Amaury*, abbé de Cîteaux, légat du pape. Pendant ce temps, le Languedoc somnole. En ce début d'été 1209, il n'a pas encore pris conscience du danger, sûr qu'il est de sa civilisation, de ses châteaux, de ses alliances. Pourquoi s'inquiéterait-il d'ailleurs? Sa haute noblesse est catholique, elle aussi. Philippe Auguste n'est-il pas le bon cousin de Raymond VI, le comte de Toulouse? Et puis, selon le droit féodal, les croisés ne se sont "engagés" que pour quarante jours. Nul doute, avec le temps et après l'échec d'un ou deux sièges, tout ce joli monde s'en retournera comme il est venu. *Raymond VI*, lui, a bien perçu la menace. Le 18 Juin 1209, à Saint-Gilles-du-Gard, berceau des comtes de Toulouse, où il a été convoqué par la papauté, il accepte de se soumettre à l'Eglise, de se faire flageller et humilier devant ses représentants. Il ira jusqu'à s'enrôler dans la croisade. Il n'est ni fou, ni lâche, ni traître. Pour sauver ce qui peut l'être encore, il préfère composer. Il sait que les terres d'un croisé sont inviolables, et qu'en prenant la croix, il sauve son comté. Le 24 Juin, la croisade se met en marche : Valence, Montélimar, Beaucaire (*où elle franchit le Rhône*), puis campe sous Montpellier, fief du très catholique roi d'Aragon. Jusque là aucun heurt, aucune exaction, on est en territoire "ami". Il est clair pour *Raymond-Roger Trencavel*, neveu de Raymond VI, que la croisade se dirige vers ses terres. Il chevauche alors jusqu'à Montpellier pour se soumettre et jurer sa bonne foi. Catholique, il l'est sans doute aucun, mais il protège les cathares, et les légats pontificaux le savent bien qui refusent de le recevoir. Puisqu'il faut se battre, le jeune vicomte (*il n'a pas 25 ans*) relève le défi, alerte sa bonne ville de Béziers, lui promet des renforts et retourne à Carcassonne organiser la défense de son fief. Le temps lui manquera. Le 21 Juillet, les croisés piaffent d'impatience devant Béziers. Contre la vie sauve des habitants, ils exigent 222 bourgeois hérétiques. Pour les Biterrois, pas question de livrer des concitoyens, même hérétiques, à ces étrangers dont ils ne comprennent pas même le langage. Tous font cause commune ... tous sont massacrés. Pas de quartiers. Catholiques ou hérétiques, prêtres, bourgeois, soldats, manants, femmes, enfants

sont exterminés. *“Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens”* se serait écrié Arnaud-Amaury. Réelle ou imaginée, la phrase attribuée à l'abbé de Cîteaux n'en recouvre pas moins une atroce réalité, réalité qu'il confirme par lettre à Innocent III : “Les nôtres ont fait périr par l'épée à peu près vingt mille personnes.” la boucherie de Béziers glace d'effrois toute la population du Languedoc. Elle cimentera aussi les unions. Les catholiques occitans ne se rallieront pas en masse à la croisade. Beaucoup feront front commun avec les hérétiques. La nouvelle du carnage se répand rapidement. Narbonne ouvre ses portes. Commence alors le siège de Carcassonne. Pierre II d'Aragon, allié de Rome par sa foi, et suzerain protecteur des Trencavel, tente alors une délicate médiation qui échoue. Devant le manque d'eau et les risques d'épidémie, Trencavel négocie la vie sauve de sa population mais, au mépris des règles de la chevalerie, il est retenu prisonnier et, après la reddition de Carcassonne, le 15 Août 1209, jeté en prison où il meurt le 10 Novembre. À qui va échoir cette superbe vicomté? Qui, au mépris du droit féodal, osera s'approprier une terre dont le seigneur n'a pas été excommunié? Pressentis, tous les grands feudataires français refusent. D'ailleurs Nevers et Bourgogne ont terminé leur quarantaine et rentrent en France. Il faut l'insistance des prélats et l'ordre formel d'Arnaud-Amaury pour qu'un petit seigneur d'Ile-de-France accepte d'en prendre possession. Il est valeureux, tenace, convaincu de sa mission de soldat du Christ. Il est âgé de 45 ans, s'est illustré déjà au cours d'une croisade. En acceptant la suzeraineté de Carcassonne, d'Albi, de Béziers et du Razès, il devient ipso-facto le bras armé de la croisade. *Simon de Monfort*, car il s'agit de lui, est entouré de fidèles, braves et ambitieux comme lui : Robert de Mauvoisin, Guy de Lévis, Guy de Monfort (son frère), Simon de Neauphle, Guy des Vaux de Cernay ... Sa piété, ses qualités de droiture et de bravoure, sont reconnues mais son ambition le poussera à “détourner la croisade à son profit”, selon le reproche du pape. Il se montrera intraitable, inutilement cruel en plusieurs circonstances . Pendant neuf ans, il va mettre le Languedoc à feu et à sang, et devenir pour tous “l'ennemi public numéro un”. À l'automne 1209, la majorité des croisés s'en est retournée, seuls quelques fidèles entourent Monfort. Le pays est apeuré mais loin d'être totalement soumis. Si certaines places comme Castelnaudary, Fanjeaux, Montréal, Limoux, Castres, Albi ou Lombers se sont rendues sans véritable résistance, si Monfort, sorti des limites de “ses terres”, s'est attaqué avec succès au comte de Foix (*prises de Mirepoix, de Foix, de Saverdun*), l'hiver venu, tout change. Partout la résistance s'organise, les villes se soulèvent (*Castres, Lombers, Montréal ...*) et Monfort perd la plupart des places soumises. Cathares et *faidits* (*seigneurs dépossédés de leur fief*) se réfugient qui à Minerve, qui à Termes ou Cabaret et narguent le français.

Au printemps 1210, Monfort reçoit d'importants renforts et entreprend de reconquérir les places perdues. À Bram, il fait affreusement mutiler une centaine de prisonniers, leur crève les yeux, sauf à un à qui il fait grâce d'un oeil, et les envoie sous les murailles de Cabaret. L'aver-tissement est clair et Cabaret finira par se rendre. En Juin 1210, il attaque Minerve. Entouré de canyons, le site est impressionnant. Il bombarde le château. Sous la chaleur torride, manquant d'eau, Minerve capitule ... Les 140 cathares, qui refusent d'abjurer, périssent sur le bûcher. Seules trois femmes, qui acceptent de se convertir, sont épargnées. Le fait est révélateur. Au cours des quelques quarante années de guerre qui vont suivre, sur les *3000 ou 4000 parfaits brûlés*, il n'y a eu tout au plus que cinq cas d'abjuration.

En Juillet 1210, les croisés campent devant Termes. Imprenable paraît la forteresse. L'eau polluée des citernes, le froid et la dysenterie viennent pourtant à bout des défenseurs, à la fin du mois de Novembre. Après le Minervois, les Corbières se soumettent, puis c'est le tour du Razès, du château de Puivert, du Sud-Albigeois avec Castres et Lombers. Fin 1210, Monfort a étendu ses conquêtes jusqu'aux abords des Pyrénées, il a réduit d'importantes poches de résistance. L'année 1211 est marquée par l'excommunication du comte de Toulouse, Raymond VI. S'il a juré sa bonne foi à Saint-Gilles, il ne fait rien, ou bien peu, pour enrayer “l'hérésie” sur ses terres. Le clergé et Arnaud-Amaury cherchent un prétexte pour pouvoir intervenir “légalement” dans le comté. Ils convoquent Raymond VI à Montpellier, en Février 1211, lui lancent un ultimatum dont les termes sont stricto sensu, inacceptables. Raymond VI est excommunié, son fief “mis en

proie". Un immense territoire s'offre alors aux appétits de Simon de Monfort. *Lavaur* tombe au printemps 1211. *Giralda de Laurac*, sa châtelaine, est violée, lapidée, ses quatre-vingt chevaliers sont pendus et 400 *cathares* brûlent dans les flammes du plus grand bûcher de la croisade. Autour de Toulouse, le comté est mis à feu et à sang. Bûcher aux Cassès, destruction de Montgey, exécution de la garnison de La Grave, conquête de l'Agenais, du Quercy et du Périgord. À Moissac, à Hautpoul, à Penne-d'Agenais, on assiste à de véritables massacres, au cours de l'année 1212. Monfort cherche à isoler Toulouse qui lui résiste et qu'il s'est déjà permis d'assiéger en Juin, mais sans résultat. Infatigable, il parcourt le pays de Foix, le Cousserans, le Comminges, le Laurageais, l'Albigeois. L'aspect religieux est certes toujours présent, mais c'est, en fait, à une véritable guerre de conquête qu'il se livre. L'étau se resserre. Raymond VI supplie alors son beau-frère, Pierre II d'intervenir. Le roi d'Aragon jouit d'un prestige immense, il vient de remporter une retentissante victoire contre les Maures. Il est, en outre, suzerain protecteur de nombreux fiefs occitans. Le 27 Janvier 1213, Raymond VI, les comtes de Foix et de Comminges, lui rendent hommage à Toulouse et se rangent sous sa protection. La plupart des seigneurs se rallient à sa bannière. En Septembre 1213, Simon de Monfort, avec un millier de cavaliers et une poignée d'hommes, se doit d'affronter une coalition de trois mille chevaliers et quelques quarante mille fantassins. Lucide, il se confesse et rédige son testament. Le 13 Septembre, à Muret, à environ 12 kilomètres de Toulouse, contre toute attente, et par un stratagème dont on discute encore, Pierre d'Aragon trouve la mort. Aragonais et Catalans se débandent, la milice toulousaine se fait tailler en pièces. Quinze mille morts. Déroute occitane. Monfort, dès lors, apparaît invincible. Toulouse, Foix, le Comminges, le Roussillon déposent les armes. Raymond VI implore le pardon de l'Eglise. Il préfère comme beaucoup, se soumettre directement au pape, plutôt que de se voir dépossédé par Monfort, tant sont grandes la crainte et la haine qu'il inspire. La papauté elle-même s'inquiète. Monfort ne ternit-il pas davantage encore l'image du catholicisme? Le nouveau légat pontifical, *Pierre de Bénévent*, a charge de réfréner ses ardeurs. Sur le plan militaire pourtant, le français représente une carte majeure. Les évêques le soutiennent. Au concile de Montpellier, le 8 Janvier 1215, il se voit confier le comté de Toulouse. Monfort attend pourtant l'arrivée du prince Louis (*futur Louis VIII*), envoyé par Philippe Auguste, pour entrer dans Toulouse, en Mai 1215. Ce dernier, maintenant que tout semble réglé en Languedoc, que la bataille de Bouvines (*1214*) a écarté de France la menace allemande et anglaise, peut récolter à peu de frais, la moisson de son belliqueux vassal. Le Languedoc s'incline devant la loi des armes. Du Sud-Périgord aux Pyrénées, de Montauban à Beaucaire, tous, ou presque, à contrecœur, se soumettent. En Novembre 1215, le concile de Latran IV officialise la décision de Montpellier. Simon de Monfort, malgré les protestations de foi des seigneurs occitans, malgré les suppliques du tout jeune Raymond VII, est proclamé légitime possesseur du comté de Toulouse. Seuls lui échappent le comtat Venaissin et le marquisat de Provence. En Avril 1216, Monfort chevauche jusqu'à Paris faire hommage de ses conquêtes à Philippe Auguste. Après sept ans de guerre, la croisade semble toucher à sa fin. Mais ce que Monfort ignore encore, c'est que les décisions du concile ont provoqué une levée de boucliers dans tout le Languedoc qui réclame ses légitimes seigneurs. Fin Avril 1216, en provenance d'Italie, Raymond VI et son fils de 19 ans (*Raymond VII*) débarquent à Marseille et rallient à leur cause une grande partie des villes du Sud (*sauf Saint-Gilles, Orange et Nîmes*). Pendant que le père part chercher des renforts en Aragon, le fils assiège la garnison française de Beaucaire, en Mai 1216. Simon de Monfort accourt sauver son fidèle Lambert de Thury, "assiège les assiégeants", mais, au bout de trois mois, doit se replier et traiter avec Raymond VII. C'est son premier échec véritable. Entre-temps, Toulouse s'est insurgée et réclame son "seigneur naturel". À marche forcée, Monfort rejoint sa capitale, prend des otages, rançonne la cité, ordonne la destruction de ses défenses. Puis il repart guerroyer en Bigorre (*échec devant Lourdes, fin 1216*), dans le comté de Foix (*prise de Montgrenier, Février-Mars 1217*), dans les Corbières et jusqu'en vallée de Drôme, à l'autre bout de ses Etats. Profitant de l'absence de Monfort, Raymond VI passe les Pyrénées et fait son entrée triomphale à Toulouse, le 13 Septembre 1217. Prévenu, Monfort revient, assiège la ville. C'est au cours de ce long siège, mémorable à bien des égards,

d'une violence inouïe, qu'il trouve la mort, le 25 juin 1218, le crâne fracassé par un boulet. Son fils Amaury lui succède dans tous ses droits et titres mais, malgré sa valeur, le fils n'égale pas le père, d'autant que l'effet psychologique de la disparition de Monfort galvanise les ardeurs. Les croisés doivent se retirer. Le Languedoc connaît un soulèvement quasi général. Les chevaliers français sont même vaincus à Baziège par Raymond VII et le comte de Foix. Devant la menace, Amaury de Monfort et Honorius III (*Innocent III est mort en juillet 1216*) supplient le roi de France d'intervenir. Celui-ci laisse son fils, le prince Louis, venir une seconde fois au secours de la croisade. Après le massacre de Marmande (*5000 victimes*), le 03 juin 1219, après un nouveau siège manqué devant Toulouse (*Le troisième*), Louis retourne en France, à la surprise générale, le 01 août 1219. Resté seul et malgré sa vaillance, Amaury de Monfort connaît, jusqu'en 1222, défaite après défaite. Il est battu à Castelnaudary. Raymond VII et ses vassaux dépossédés reconquièrent peu à peu leurs domaines. Nombres d'évêques catholiques préfèrent alors s'enfuir. Le catharisme réapparaît en plein jour. La situation militaire s'est complètement retournée. On voit tour à tour, Amaury de Monfort, en janvier 1222, et Raymond VII, en juin, offrir la suzeraineté du comté de Toulouse à Philippe Auguste qui refuse. L'année 1222 voit la disparition de Raymond VI. L'année suivante meurent Raymond-Roger de Foix et le roi de France Philippe Auguste. La reconquête occitane partout se poursuit. Assiégé dans Carcassonne, Amaury de Monfort finit par renoncer à son comté et rentre en France, le 15 janvier 1224. La cité accueille son seigneur Trencavel, élevé en exil. La croisade a échoué. Après quatorze ans de guerre, de massacres, de bûchers, on est revenu à la situation politique et religieuse d'avant 1209.

Devenu roi de France, *Louis VIII*, contrairement à son père, s'intéresse de très près à "l'affaire albigeoise". Catholique sincère, il a, de plus, conscience des profits que peu en tirent la couronne. En février 1224, il accepte la donation, par Amaury de Monfort, d'un comté que celui-ci ne possède plus dans les faits. Louis VIII se prépare à la croisade. Entre-temps, Raymond VII parvient à se réconcilier avec l'Église. Tout semble remis en cause, d'autant que le pape, craignant une trop forte mainmise capétienne en Languedoc, ne veut plus de croisade. Furieux, vexé, Louis VIII renonce à partir. Devant l'insistance des évêques du Sud, où "l'hérésie" renaît de plus belle, Honorius III fait volte-face. Son légat *Frangipani, cardinal de Saint-Ange*, réussit à convaincre le roi de revenir sur sa décision. Quand il se présente au concile de Bourges (*Novembre et Décembre 1225*), Raymond VII, qui espérait une réconciliation, se fait excommunier. Une nouvelle croisade, royale celle-ci, s'abat sur le Languedoc. Le 30 juin, Louis VIII se croise. Toute la chevalerie française est présente, et pas question de quarantaine cette fois, le roi de France vient prendre possession de "ses terres". En grande partie, le Languedoc se soumet sans combattre. Après la défection de ses alliés, Raymond VII se retrouve seul, avec Roger-Bernard de Foix, Raymond Trencavel et de nombreux fainéants qui n'ont plus rien à perdre. À Avignon, terre d'empire, les bourgeois refusent au roi l'accès de leur ville. Ils capitulent après trois mois de siège, en septembre 1226. L'effondrement est général. Seule Toulouse s'apprête au siège. Les événements vont en décider autrement. Le roi, malade, décide de rentrer en France, mais meurt en Auvergne, sur le chemin du retour, le 08 novembre 1226. Il laisse au sénéchal Humbert de Beaujeu le soin de poursuivre la croisade. Blanche de Castille, la régente, lui confirme sa mission. La guerre se rallume, les bûchers aussi. Pendant deux ans, sièges, assauts et massacres reprennent. À l'été 1228, Beaujeu, brûlant champs et récoltes, affame Toulouse. Le Languedoc est épuisé, exsangue. Même les résistants de toujours, comme Bernard et Olivier de Termes, rendent les armes, en novembre 1228. Blanche de Castille comprend alors qu'il est temps de récolter les fruits de la croisade et que l'heure de négocier a sonné. Alors que son défunt mari était suzerain de droit du comté de Toulouse, elle accepte d'en reconnaître Raymond VII comme légitime possesseur (*et comme vassal de France*), s'il marie sa fille unique Jeanne '9 ans, à son fils Alphonse de Poitiers, 9 ans, frère de Louis IX (*futur Saint Louis*). À Meaux, le 12 avril 1229, où il est venu discuter le contrat de mariage, Raymond VII signe en fait un traité politique (*traité de Meaux ou de Paris*) aux

conditions proprement hallucinantes. Sinon vainqueur, du moins est-il invaincu, et pourtant il s'engage à se soumettre totalement au roi et à l'Eglise, à combattre "l'hérésie" cathare, à restituer tous les biens de l'Eglise, à démanteler les défenses de Toulouse et d'une trentaine de places, à livrer la quasi-totalité de ses châteaux, à payer d'énormes dommages et intérêts. Il se plie à tout. Il accepte toutes les clauses et plus encore ... même celle qui ampute son comté de plus de la moitié, même l'obligation de se croiser en Terre Sainte, il accepte la prison pour lui, l'expulsion de son épouse de Toulouse. Flagellé, humilié sur le parvis de Notre-Dame, comme son père à Saint-Gilles en 1209, il signe la capitulation sans condition de tout le Languedoc. Le traité stipule, en outre, qu'à sa mort, le comté de Toulouse reviendra à sa fille Jeanne et son époux, en clair : à la France. Contre la reconnaissance de son titre et quelques années de répit, las, avec ses sujets, d'une guerre épuisante, le vainqueur de Monfort, l'artisan de la reconquête, sonne de son propre chef et contre toute attente, le glas de l'indépendance occitane. Le Languedoc, consterné, connaît ensuite une dizaine d'années de paix, relative d'ailleurs. La croisade a asservi les corps. Reste à asservir les âmes. L'ordre des Dominicains (*frères prêcheurs*) va s'y employer. Le concile de Toulouse, en Novembre 1229, institutionnalise en effet l'Inquisition. En Avril 1233, Grégoire IX lui confie une véritable mission de "gestapo" et des pouvoirs illimités. Les tribunaux du Saint-Office font leur oeuvre. Les Cathares sont recherchés, arrêtés, parfois torturés, jugés ... brûlés. Beaucoup se réfugient dans les châteaux de la vicomté de Fenouillèdes ou à Montségur. Les excès des Inquisiteurs susciteront longtemps encore des révoltes comme à Narbonne, Cordes, Carcassonne, Albi et même Toulouse, où les Dominicains sont expulsés en 1235. À la résistance religieuse s'ajoute un dernier sursaut de l'Occitanie. En 1240, Raymond Trencavel se soulève. Descendue des Corbières, son armée remporte d'abord quelques succès faciles mais échoue devant Carcassonne (*Octobre 1240*) et doit négocier à Montréal. Il se retire en Aragon avec les débris de son armée. Les Français, commandés par Jehan de Belmont, entrent dans le Fenouillèdes. Peyrepertuse se rend en Novembre 1240. La situation est désespérée. Après une dizaine d'années d'atermoiements, après avoir tenté plusieurs fois, sans succès, de se remarier (*un fils aurait rendu caduque, pense-t'il, la clause de succession*), Raymond VII se décide enfin à laver l'affront de Meaux. Les rois d'Aragon, de Castille, de Navarre, d'Angleterre et de nombreux vassaux le soutiennent. Le signal de l'insurrection générale est donné en Mai 1242. Partie de Montségur, une petite troupe, dûment renseignée, massacre plusieurs inquisiteurs à Avignonet. La réaction de Louis IX est foudroyante. Henri III d'Angleterre est vaincu à Saintes et Taillebourg, en Juillet 1242. Louis IX s'apprête à fondre sur le Languedoc. Les alliés de Raymond VII jugent prudent de ne pas intervenir. En Janvier 1243, à Lorris, près de Montargis, Raymond VII s'agenouille une nouvelle fois devant le roi de France qui pardonne. L'Eglise, elle, ne pardonne pas Avignonet. Il lui faut détruire définitivement le dernier bastion du catharisme, le château de Montségur, cette "synagogue de Satan", dressé sur son pog, comme un défi. Assiégé par l'archevêque de Narbonne et le sénéchal de Carcassonne, Montségur résiste près d'un an. Il succombe en Mars 1244. Peu après la chute de ce haut lieu de la foi cathare, un immense bûcher est préparé. Plus de 200 martyrs sont brûlés "dans un enclos fait de pals et de pieux", en un gigantesque holocauste. Vers 1255, la forteresse de Quéribus tombe à son tour. C'est le dernier acte militaire d'une guerre de 45 années dont le coût en vies humaines est estimé à *un million de victimes*.

Préface de l'auteur

En écrivant *“La Colombe et le Chevalier”*, j’ai en quelque sorte voulu écrire une histoire semblable au *“Titanic”* de James Cameron, qui se passerait au Moyen-Âge, en pleine période de la croisade albigeoise. *“Titanic”* contenait une histoire d’amour sur un navire luxueux en train de couler et, aussi, l’histoire de la plus grande catastrophe maritime du vingtième siècle. *“La Colombe et le Chevalier”* conte, lui aussi, à la fois une histoire d’amour et de catastrophe plus humaine celle-ci. Aujourd’hui, nous parlons plus souvent des deux grandes catastrophes humaines qu’ont été les deux guerres mondiales, car elles sont plus proches de nous et qu’il y a encore des survivants pour nous en remémorer les faits. Mais il est une catastrophe humaine plus éloignée de nous de huit siècles : la croisade albigeoise. Oui, huit siècles se sont écoulés, et le souvenir de la croisade contre les Albigeois ne s’est pas effacé. Il éveille encore le chagrin et la pitié. Chacun sait que cette croisade sanglante, officiellement destinée à combattre l’hérésie cathare dans le Midi de la France actuelle, a porté un coup sévère à la civilisation originale qui y avait fleuri au XII e siècle. Pour les gens qui vivaient dans le Sud de la France du treizième siècle, cette catastrophe fut terrible. Elle faillit faire du Languedoc un désert et causa la perte d’un million de vies humaines. Ors, un million de morts, pour la population française de l’époque, c’était vraiment énorme!

Faut-il oublier ce drame, l'occulter ou n'en faire qu'un détail de l'Histoire? Non, au contraire, il faut en parler et, je dirai même, il faut le faire revivre au travers de *romans, de films ou de spectacles médiévaux*. Je sais que de nombreuses troupes de médiévistes font tout pour faire revivre ce passé et je les encourage vivement à continuer; car sans ces gens passionnés, il nous serait facile d'oublier. Par ailleurs, ce que je trouve normal, c'est que les bannières et les blasons de la plupart de ces troupes représentent les deux partis qui ont vécu ce drame : les français et les occitans. Ce que je trouve bien, c'est que les dirigeants de la compagnie dans laquelle je suis (*La Compagnie du Seigneur de Guerre*) permettent à certains des acteurs de représenter des personnages occitans (*un chevalier, un paysan, un capitoul, un enseignant, une femme du peuple ou de la noblesse, un cathare, un chasseur, un ecclésiastique, un bourgeois, un soldat*), car le comédien amateur ou professionnel (*dans la Compagnie il y a les deux catégories de comédiens*) peut donner de sa sensibilité au personnage qu'il incarne, faire connaître la culture occitane et faire partager au public ce que ce personnage a ressenti au fond de lui-même durant la croisade contre les albigeois. Quant à moi, je me propose de le faire en endossant le rôle d'*Hugues Bracy dit "Le Toulousain"* fondateur des "*Chevaliers de la Foi et de l'Épée*" un ordre de chevalerie qui n'a pas eu d'importance historique majeure (*comme les Templiers, les Hospitaliers ...*) Et qui n'a duré que le temps de la croisade albigeoise; car l'Inquisition a eu tôt fait d'écraser le mouvement dans les flammes des bûchers. Ce personnage, je le connais mieux que quiconque, puisqu'il s'agit en fait d'un de mes grands aïeux (*mon arrière X fois grand oncle*) dont j'ai trouvé trace grâce aux archives de l'Inquisition conservées à Carcassonne. J'ai décidé d'incarner cet ancêtre, car qui mieux que lui peut comprendre la souffrance humaine : il l'a côtoyée pendant quarante cinq ans et il la porte en lui. Qui mieux que lui sait ce que le mot aimer veut dire : *aimer la vie, aimer son prochain, aimer la nature, aimer son ennemi et aimer Dieu*. Qui mieux que lui peut autant haïr la violence après en avoir usé pour défendre ses amis, sa famille et ses biens. Ce personnage, Hugues Bracy (*issus d'une famille normande installée de longue date en Occitanie*), représente l'Occitanie profonde, l'homme attaché à sa terre, à sa croyance et à ses coutumes.

"La justice sans amour nous rend durs. La foi sans amour nous rend fanatiques. Le pouvoir sans amour nous rend brutaux. Le sens du devoir sans amour nous rend grincheux. L'ordre sans amour nous rend maniaques." Cette citation anonyme revêt une signification importante : sans amour, tout ce que nous pourrions faire n'apporterait que le malheur. Croyant agir pour Dieu, les chevaliers venus du Nord se sont abattus sur la terre occitane sans amour aucun. Ors, celui qui lit la Bible sait que Dieu n'aime pas la violence, rejette les hommes violents et n'écoute pas leurs prières. En cette période d'obscurantisme religieux ceux qui croyaient servir Dieu par le moyen de l'épée n'étaient que des fanatiques, durs et brutaux, et ça personne n'était là pour le leur dire; de plus l'Église d'alors n'était plus celle de Jésus Christ, Fils de Dieu et fondateur de cette Église, elle s'était vraiment écartée du vrai christianisme. Alors que Jésus avait ordonné aux premiers chrétiens de ne pas se mêler des affaires du monde, de ne point prendre l'épée, de ne point faire à son prochain ce que nous ne voudrions pas qu'il nous fit et d'être des messagers d'espoir et de paix; les églises de la chrétienté ont fait tout le contraire : elles ont ordonné les croisades meurtrières, créé l'infâme Inquisition, emmené partout où leurs ouailles allaient le mensonge, la cupidité, la corruption et le meurtre. Oui, la chrétienté, surtout l'Église Catholique, a montré, et l'Histoire le prouve, qu'elle s'est bel et bien éloignée du droit chemin fixé par Jésus. Les guerres d'extermination contre les Indiens d'Amérique, la traite des Noirs, les camps de concentration nazis et, plus récemment, les massacres du Rwanda sont autant de preuves que les églises de la chrétienté ont lamentablement échoué. Je crois, moi, que les vrais chrétiens ont raison de prêcher la venue d'une ère nouvelle pour l'humanité où *violence, guerres, insécurité, misère, famine, maladie et mort* ne seront plus; et qu'il faut s'y préparer dès maintenant. L'humanité est en droit d'espérer en la venue d'un *Royaume qui ne sera jamais renversé* et qui la mènera vers la *perfection*.

La croisade albigeoise est un exemple d'absurdité et de cruauté inouïes. Cette guerre implacable de l'Église contre des gens inoffensifs et qui pratiquaient une autre croyance que celle enseignée par elle, a failli faire du Languedoc un désert tant humain que naturel. Incarner le personnage d'Hugues Bracy n'a pas été chose facile, il a fallu que je fasse un travail d'introspection afin de m'imprégner de l'époque à laquelle il a vécu; de sa démarche spirituelle ... bref, de tout ce qui faisait sa vie. Incarner un personnage qui plus est véridique demande la réalisation d'un paquetage complet et réaliste (*costume + accessoires*).

Pour moi, la rédaction de ce roman-scénario ne consistait pas seulement à montrer et décrire les événements et les personnages historiques qui les ont marqués; mais aussi à y ajouter d'autres personnages qui apporteraient au récit une dimension spirituelle. Sans cette dimension, cet ouvrage n'aurait été qu'un roman historique de plus. Le récit conte la vie d'Hugues Bracy de 1209 jusqu'à sa mort en 1254; mais il conte aussi une histoire d'amour entre un jeune chevalier français *Robert de BOIS-GUILBERT*, et une jeune fille noble occitane, *Elaine de LAURAC*. Un jeune chevalier occitan, *Hugues Bracy dit "Le Toulousain"*, ami d'enfance d'Elaine et cousin de Robert, de part ses origines normandes, interviendra à plusieurs reprises pour faciliter cet engouement entre les deux amants ou les sauver de maints dangers. Robert, Elaine et Hugues vont apporter, tout au long du récit, la beauté et la fraîcheur de leur jeunesse, la grandeur spirituelle de l'amour et du vrai christianisme et leur haine du Mal. Avec eux, des personnages Historiques comme Simon de Monfort et Raymond VI et tous ceux qui les accompagnent verront leur image grandie. Une histoire d'amour teintée de catastrophe. Tout au long des aventures de ces trois personnages, je montre l'horreur de la guerre albigeoise avec ses cortèges de villes et villages endommagés ou en proie aux flammes; de massacres; de bûchers et de combats à l'arme blanche pires que ceux déjà assez violents de *"BRAVEHEART"*. Je trouve légitimement important de montrer la réalité cruelle de la croisade albigeoise et l'extrémisme des Inquisiteurs, car ces choses, qui font parties de notre passé, ne feront qu'ajouter à la dimension épique et spirituelle du récit.

Ouverture

CARCASSONNE, LE 30 JUILLET 1996...

Plusieurs adolescents, accompagnés par des responsables, parcourent les rues de la vieille cité médiévale. Une dizaine de ces adolescents s'écartent des autres pour aller se promener sur les remparts. Une jeune fille blonde se penche par-dessus un créneau puis se redresse pratiquement de suite.

LA JEUNE BLONDE

(Se tournant vers ses camarades)

- "Dieu, que c'est haut!"

UN JEUNE MAGREBIN

- "C'est une forteresse, Ingrid. *(Il se penche lui aussi)* De là, les mecs qui défendaient la ville pouvaient voir tout ce qu'il se passait dans les alentours."

INGRID

(Regardant ses camarades)

- "J'aimerais bien remonter dans le temps, afin de connaître ce qu'il s'est passé ici au temps du

comte de Toulouse.”

PATRICK

(Adressant un salut à des camarades, en bas des remparts)

- “Tu as raison, mais personne n’a encore inventé la machine à remonter le temps.”

FARED

(Regardant vers l’horizon, apercevant des nuages sombres venant vers la ville, poussés par le vent)

- “Je sens que nous allons bientôt avoir la compagnie des nuages.”

CARINE

(Laisant le vent jouer avec ses cheveux)

- “La météo avait prévu des orages, hier, pour toute la région.”

YANNICK

(Montrant une tour)

- “Allons nous mettre à l’abri là-dedans.”

Aussitôt, tous se dirigent vers la tour. Dans le ciel, une lumière étrange se dégage de l’énorme masse nuageuse. Le tonnerre lâche son roulement fracassant.

FATIMA

(Regardant sa montre puis l’extérieur par un créneau)

- “Nous ferions mieux de rebrousser chemin, et retrouver les autres. Les orages, ça m’a ...”

Un terrible coup de tonnerre éclate, l’interrompant. Les premières gouttes de pluie s’écrasent contre les vieilles murailles.

À la lueur d’un autre éclair, les jeunes gens voient une ombre se dessiner le long du mur qui descend de la tour vers laquelle ils se dirigent. Ils sentent une présence.

CARINE

(Se sentant gagnée par l’anxiété)

- “Il y a quelqu’un d’autre qui nous observe, je le sens.”

YANNICK

(Sur un ton rassurant et lui posant la main sur l’épaule)

- “C’est, sans doute, un visiteur qui s’est égaré et qui cherche son chemin. Si nous le trouvons, nous lui indiquerons le bon chemin.”

MOULOUD

(Regardant Yannick et Carine)

- “Dans mon pays, on dit que ceux qui meurent jeunes n’arrivent pas à trouver le repos, car ils sont morts pleins de projets et sans avoir eu le temps de vivre pleinement leur vie. Alors, ils errent dans les limbes ou ils hantent le lieu où ils sont morts. Je pense que par le passé, le seigneur de cette ville a dû mourir très jeune.”

INGRID

- “Tu dis vrai, Mouloud, le vicomte Raymond-Roger Trencavel est mort, il avait tout juste vingt-cinq ans et, je crois ...”

Une voix l’interrompt brusquement : c’est une voix d’homme qui ne paraît pas s’être égaré.

L’INCONNU

(S'écriant, d'une voix imposante)

- "Je crois que le moment est venu de faire les présentations, jeunes jouvenceaux et jouvencelles."

Les jeunes se regardent, à la fois surpris et effrayés.

INGRID

(Allant courageusement à l'encontre de l'inconnu)

- "Qui êtes-vous? Allons, montrez-vous, vous n'avez rien à craindre de nous."

L'inconnu jaillit de derrière l'embrasure de la porte de la tour. Il est habillé comme un chevalier du XIII e siècle et porte une épée à la ceinture. À première vue, il semble imposer le respect. Pour détendre l'atmosphère et rassurer les jeunes gens, il se présente, après les avoir saluer selon les règles de son époque.

L'INCONNU

- "Hugues Bracy dit "Le Toulousain", membre fondateur des "Chevaliers de la Foi et de l'Epée", ami et troubadour de Raymond VII comte de Toulouse. Entrez, je vous en prie, vous allez être mouillés."

Bracy se déplace à l'intérieur de la tour pour laisser entrer les jeunes.

FARED

(Doutant de la réelle identité du personnage qui se trouve devant eux, au centre de la salle)

- "Je ne crois pas que vous êtes de cette époque, monsieur. Vous êtes quel-qu'un déguisé en chevalier. Je ne peux pas croire que vous ayez vécu à cette époque, car tous les gens de cette époque sont morts et enterrés depuis des centaines d'années."

BRACY

(S'approchant du jeune Arabe et lui disant, avec douceur)

- "Je vous en prie, jeune Sarrasin, ne doutez point de la véracité de mes dires. Je suis bien celui que je prétends être, et si vous et vos jeunes compains voulez être certains que je ne vous mens pas, *(Il remonte la manche de sa tunique et expose à leurs regards une grande cicatrice qui lui descend tout le long du bras)* observez donc cette blessure que j'ai reçue lors d'une des batailles qui ont eu lieu durant le siège de Toulouse, en 1217."

Thierry sort une lampe de poche de sa veste d'été et éclaire la cicatrice pour les autres. Les jeunes gens ont l'air fortement impressionnés.

THIERRY

(Regardant la cicatrice puis le visage du chevalier)

- "Oh la la! Fan de Diou! C'est vrai ce qu'il dit! *(Il regarde à nouveau la cicatrice)* Qui c'est qui vous a mis ce coup d'épée?"

BRACY

(Lui répondant avec tact)

- "C'est un des soldats de Simon de Monfort qui m'a frappé, alors que je lui tournai le dos."

FARED

(Impressionné)

- "Vous avez connu Simon de Monfort? C'est quoi le secret de votre longue vie? Pour nous, du moins à notre époque, un gars de huit cents ans, ça sort directement des 'X-Files'. Non, franchement, d'où sortez-vous? Y-a-t'il un monde parallèle où on vit éternellement?"

BRACY

- "Pour ma part, j'ai trouvé ce pour quoi tant d'hommes se sont battus ou ont passé leur vie à chercher : le Saint Graal."

CARINE

(Dévisageant le chevalier, impressionnée)

- "Vous avez trouvé le Saint Graal?! Racontez nous ça, monsieur, s'il vous plaît."

BRACY

(S'asseyant par terre et leur faisant signe d'en faire autant)

- "Je vais faire mieux que ça, je vais vous raconter la terrible histoire de trois amis qui ont vécu cette terrible épopée que fut la croisade albigeoise."

Les adolescents s'assoient tous par terre et s'apprêtent à écouter un récit bouleversant qui va les faire voyager dans le temps et dans l'intolérance religieuse.

Prélude

BRACY

(Voix off: sur le ton de la narration)

- "Tout commença, il y a sept cent quatre vingt douze ans, entre les murs du château des Trencavel, à Carcassonne. Le jeune vicomte Raymond-Roger Trencavel avait convoqué toute la noblesse de sa vicomté. Moi-même, j'ai peu connu le vicomte de Carcassonne, voir pas du tout. Mes parents qui étaient de riches bourgeois de Toulouse, m'avaient placé chez le comte de Toulouse, Raymond le sixième, comme jeune troubadour. Donc, j'étais encore tout enfant quand cette scène se déroula à Carcassonne..."

Le pièce était petite et dotée d'une large cheminée dans laquelle se tor-dait un feu violent. L'épaisse pénombre était à peine déchirée de rares lueurs dispensées par deux meurtrières étroites perçant le mur extérieur. Pourtant elle dansait et s'animait presque joyeusement. Elle donnait l'impression de vivre, de mourir et de renaître, torturée inlassablement par les flammes mouvantes que crachait sans discontinuer le brasier. Au mur latéral, deux hauteurs d'homme au-dessus du dallage, le feu allait chercher, pour les ramener à la vie, d'étranges sculptures vieilles d'un bon siècle. Trois boucliers de forme arrondie, décorés de couleurs vives, étaient accrochés à la muraille entre deux tentures aux teintes passées.

Un coup de vent, dehors, fit jaillir hors du foyer une volute de fumée âcre et piquante qui monta droit au plafond.

PIERRE-ROGER DE CABARET

- "La cheminée est trop grande pour cette salle (*songea-t'il en tournant la tête et en parcourant, d'un coup d'oeil, le mur qui fermait la pièce dans son dos*), l'essentiel réside dans le volume à chauffer, plutôt que dans la taille du foyer."

Un sourire, involontaire, passa sur les lèvres du chevalier. Une pensée venait de s'imposer à lui.

"Notre seigneur est attaché à tout régenter. Il est tour à tour charpentier ou maçon ... Il a dû exiger cette transformation, pour d'obscures raisons qui n'ont rien d'architecturales."

Un deuxième panache de fumée s'échappa, enveloppant un instant Trencavel puis s'élevant lentement. Le vicomte de Carcassonne n'avait pas bougé. Il restait là, tel une statue de pierre qui aurait été dressée pour faire croire à la vie.

Pierre-Roger de Cabaret et Raymond de Termes se regardèrent. Ils étaient entrés depuis un long moment et Trencavel ne s'était toujours pas décidé à leur faire face.

Aucun bruit extérieur ne venait troubler l'attente.

Le ronflement agressif des hautes flammes, parfois le crépitement de quel-que branche humide hâtivement lancée dans la cheminée, étaient seuls à entamer l'épaisse chape de silence.

PIERRE-ROGER

(Prenant la résolution de se manifester, agacé)

- "Mon seigneur!"

RAYMOND-ROGER

(Se retournant lentement)

Son regard frappa de stupeur les deux chevaliers. Les cheveux noirs coupés courts, une barbe taillée très près du visage, grand et mince, Trencavel était à peine âgé de vingt-trois ans et savait d'ordinaire afficher son autorité d'une manière à la fois tranquille et inflexible. Ceux qui le connaissaient avaient coutume de lire dans ses yeux comme en un livre ouvert, et d'y déchiffrer avec autant de facilité la joie que la colère, l'amitié que la haine ou n'importe lequel des sentiments humainement possibles. Là, Trencavel montrait un visage aux traits fatigués, ses yeux étaient soulignés de cernes profondes et, pire encore, il dirigeait sur ses vassaux un regard las, un peu fuyant, comme si toutes les peines du monde venaient de s'assembler sur ses épaules.

RAYMOND-ROGER

- "Vous n'ignorez point que mon oncle, le comte de Toulouse, fait l'objet d'une sentence d'excommunication ... L'Eglise de Rome veut notre perte à tous!"

RAYMOND de TERMES

(Faisant un pas en avant)

- "Monseigneur, que se passe-t'il, ici précisément?"

RAYMOND-ROGER

(Comme surpris)

- "Ici?"

RAYMOND

- "À Carcassonne ..."

RAYMOND-ROGER

- "Je mets ma ville en défense, baron, cela ne se voit point? Par le Diable, nul ne me dira ce que je dois faire sur mes terres!"

PIERRE- ROGER

(S'approchant d'une lourde table de chêne appuyée à la muraille, quittant ses gants et les posant)

- "Nous n'en doutons point, monseigneur. Mais la guerre est-elle si proche ... Ou tellement inévitable?"

RAYMOND-ROGER

(S'avançant calmement vers le chevalier, prenant un pichet de vin, rem-plissant aux trois-quarts une coupe, faisant mine de l'offrir puis, se ravisant, en avalant d'un trait le contenu)

- "Avez-vous jamais négocié avec le Démon?"

PIERRE-ROGER

- "Non, bien sûr *(Il se sert lui-même de vin)*. Cependant, vous nous parlez d'une manière étrange. Vous faites cas du Diable, comme à Toulouse on se préoccupe d'un corbeau soi-disant extraordinaire!"

RAYMOND

(À l'adresse de Trencavel)

- "Et le Démon auquel vous faites allusion, à ce que j'en sais, craint les coups d'épée. Ceci le rend trop humain pour être si dangereux!"

Raymond-Roger jeta sa coupe dans le feu, irrité. Une peur informe, sans nom, lui serrait le coeur. Ah, Dieu savait qu'il eût aimé avoir affaire à un démon! Or le diable ne venait point d'un autre monde. Il était du sien, se nommait Innocent III, ou Arnaud-Amaury, ou un autre encore, appartenait à l'Eglise de Rome, puissance redoutable s'il en fût, et cherchait à lever l'épée de l'Occident chrétien contre lui!

Au moment où Trencavel, calmé, s'apprêtait à reprendre la parole, entrèrent dans la salle Pierre Mir et son frère, Pierre de Saint-Michel. Les deux hommes s'inclinèrent respectueusement devant leur suzerain, adressèrent à Raymond un léger mouve-ment de tête et se contentèrent d'un regard pour Pierre-Roger.

RAYMOND-ROGER

(Demandant d'un ton sec)

- "Vous étiez-vous égarés, chevaliers? Vous êtes à Carcassonne depuis l'aube, à ce que je crois?"

Durant le silence pesant qui s'installa aussitôt, Pierre-Roger de Cabaret prit le temps d'observer les deux frères. Pierre Mir était assez différent de Pierre de Saint-Michel , pourtant il n'y avait aucun doute sur

leur lien de parenté. N'eut été la barbe de l'un, opposée au menton glabre de l'autre, les deux hommes se fussent ressemblé presque parfaitement.

RAYMOND-ROGER

(Commençant, le visage grave et les poings serrés)

- "J'attends encore de nombreux barons de ce pays. Guillaume de Minerve, qui ne sera là qu'à la nuit..."

P. MIR

(Le coupant)

- "Est-ce la guerre, monseigneur?"

RAYMOND-ROGER

(Approuvant sèchement)

- "La guerre menace. Le pape de Rome exige amende honorable et soumission entière. Il m'ordonne de chasser les hérétiques de mes terres, par le fer et le feu si besoin est. De rendre aux abbés et aux prélats de l'Eglise ce qu'ils nous ont volé et que j'ai repris. De ne plus employer de routiers dans nos armées, ce droit lui étant sans doute réservé! Messeigneurs, je ne sais point où est la vérité. Je ne sais qu'une chose : le pape commande, ordonne, menace..."

(Il se tait un instant avant de lâcher, les yeux brillants et les traits tendus par la colère)

- "Moi, Raymond-Roger Trencavel, vicomte de Carcassonne, d'Albi, de Béziers et du Razès, je me considère en état de guerre, dès ce jour! Que ma noblesse agisse en conséquence!"

Sur ces terribles paroles, le silence se fit. Chacun se prit à réfléchir aux conséquences.

PIERRE-ROGER

(Se souvenant que le matin il avait pressenti le pire, posant la main sur la garde de son épée et serrant violemment, jusqu'à se faire mal)

RAYMOND-ROGER

(Avec brusquerie)

- "Pierre! Vous et votre frère allez chevaucher jusqu'à Foix. Vous y rencontrerez le comte Raymond-Roger et lui ferez part de ma décision : je ne céderai point aux pressions de l'Eglise et ferai la guerre si nécessaire. Vous lui direz encore que je demande à être assuré de son appui sans réserve."

P. MIR

- "Le comte de Foix n'a nulle habitude de s'engager si facilement en des combats qui ne le concernent point, seigneur."

RAYMOND-ROGER

(Reprenant)

- "Il est concerné! N'oubliez point que sa propre soeur Esclarmonde a reçu le baptême des Bons-Chrétiens à Fanjeaux, voilà quatre années. Philippa, son épouse, dirige à Dun une maison d'hérétiques depuis deux années! Le comte de Foix est si proche de l'hérésie, qu'il serait bien fol de supporter que l'Eglise de Rome vienne, en voisine, brûler et assassiner au nom d'une religion qu'il exècre!"

RAYMOND

(Précisant avec amabilité à l'intention de Pierre Mir)

- "Par ailleurs, la chevalerie de Foix est une alliée qu'il convient de ne point négliger."

PIERRE-ROGER

- "Il n'en existe point de meilleure en ce monde! À vingt ou trente, ces chevaliers sont déjà une armée redoutable! Quand ils descendent de leurs hautes montagnes, ils ne connaissent ni la peur ni la pitié."

P. MIR

(Reprenant)

- "Il est vrai, j'ai entendu vanter leur cruauté."

PIERRE-ROGER

(Déposant sur la table le pichet qu'il tenait encore. Ce geste, d'une lenteur calculée, lui permet de contrôler sa réponse)

- "J'ose espérer, chevalier, qu'un jour prochain, à la bataille, vous ne confondrez point cruauté et courage, ou ... esprit chevaleresque et lâcheté!"

Pierre Mir et son frère blémirent tous deux en même temps, comme s'ils s'étaient donné le mot. La réplique acide du seigneur de Cabaret frôlait l'insulte. Mais ils se maîtrisèrent :

P. MIR

(Lâchant entre ses dents)

- "Croyez donc, baron, qu'au moment de combattre, ni mon frère ni moi ne feront quartier à nos ennemis ... Il y a cependant un pas entre le désir de vaincre et le plaisir de tuer!"

PIERRE-ROGER

(Adressant à Raymond de Termes un large sourire)

- "Ce jeune homme me plaît, chevalier! Il est fait pour la bataille ... Cela ne l'empêche point d'avoir un coeur, et de s'en servir!"

P. MIR

(Regardant le vicomte Trencavel, étonné)

RAYMOND-ROGER

(Daignant sourire à son tour, puis hochant le menton et se détournant de la cheminée)

- "Allez, chevaliers. Allez sans tarder. Vous savez ce qu'il convient de dire au comte de Foix. J'attends sa réponse!"

Pierre Mir et son frère s'inclinèrent devant le vicomte, saluèrent les deux seigneurs et se dirigèrent vers la porte.

PIERRE-ROGER

(Les arrêtant)

- "Si cela s'avérait un jour tristement nécessaire, chevaliers, sachez que mes châteaux de Cabaret vous sont ouverts. Amenez seulement une épée et un bon destrier, vous y serez chez vous!"

Pierre Mir pivota sur les talons pour faire face au seigneur de Cabaret. Il n'ouvrit pas la bouche mais son regard en disait long. Bien sûr, si cela devenait indispensable, il irait à Cabaret. Pierre de Saint-Michel s'était déjà avancé. Il revint en arrière en titubant légèrement et sembla se décider à dire quelque chose.

P. MIR

(Posant la main sur l'épaule de son frère et l'empêchant de parler)

- "Allons, mon frère, nous n'avons plus le temps ... partons, la chevauchée vous fera grand bien."

Il l'entraîna hors de la salle.

PIERRE-ROGER

(Se tournant vers Trencavel, puis revenant à la table pour s'y servir à boire)

- "Ces chevaliers sont frère, j'imagine ..."

RAYMOND

(Rejoignant son ami et confirmant)

- "Oui, vous connaissez l'un, le deuxième se nomme Pierre de Saint-Michel."

PIERRE-ROGER

- "Est-il muet?"

RAYMOND-ROGER

(S'avançant à son tour vers la table en expliquant)

- "Le plus bavard des deux n'est point celui que vous croyez, chevalier. Je gage plutôt que le vin des tavernes de Carcassonne possède trop de corps, et que le chevalier ne souhaitait point infliger l'odeur de son haleine à son vicomte! C'est en tout cas ce que je veux croire. Et ne vous y trompez point : ces hommes-là sont de redoutables guerriers. C'est grand honneur que de combattre à leur côté!"

Les trois hommes étaient maintenant proches les uns des autres. Ils levèrent leurs coupes en signes d'amitié et burent d'un coup sec.

RAYMOND-ROGER

(Retournant devant la cheminée)

- "Je vous ai fait mander, barons, car à vous également je dois confier une mission."

RAYMOND et PIERRE-ROGER

- "Nous écoutons, monseigneur ..."

RAYMOND-ROGER

- "Je sais que le légat du pape, Pierre de Castelnau, est attendu par le comte de Toulouse à Saint-Gilles, en Provence. Je veux que vous y arriviez avant lui, et que vous fassiez part de ma décision au comte. Cela peut changer bien des choses : sans l'appui de la maison de Toulouse, le poids de la guerre portera sur nous seuls. Isolés, nous ne pourrions compter que sur la solidité de nos murailles et la valeur de nos armes."

PIERRE-ROGER

- "Même isolés, nous combattons!"

RAYMOND-ROGER

- "J'en suis convaincu, chevalier ... Néanmoins, j'aimerais mieux savoir Foix et Toulouse à nos côtés dans cette lutte. Car je pressens qu'elle sera sans pitié."

(Il observe le feu en silence. Il prend une bûche à demi-consumée qui menace de s'échapper du brasier et la repousse dans les flammes. Le feu se met à rugir de plus belle, auréolant d'une lumière furieuse la silhouette fine et bien dessinée de Trencavel. Une gerbe d'étincelles s'envole dans un craquement sec, aspirée par le conduit de fumée, et cela tire le jeune seigneur de ses douloureuses pensées. Il murmure en serrant les poings dans un geste de colère :)

- "Oui, sans la moindre pitié."

(Il fait face aux deux chevaliers)

- "Si cette guerre ne peut être évitée, nous devons verser beaucoup de sang et accepter de

grands sacrifices. Nul ne touchera aux hérétiques ou aux gens de ce pays sans y risquer sa vie! Cela, j'en fait le serment devant vous, et devant Dieu!"

RAYMOND

(S'avançant auprès de son suzerain et cherchant à capter son regard. Il a serré le poing sur la garde de son épée, il tremble imperceptiblement, soulevé par une rage soudaine et incontrôlable)

- "Nous le jurons avec vous, monseigneur. Et nous convainçons le comte de Toulouse."

PIERRE-ROGER

- "Peut-être ... *(souffle-t'il sans illusion)*. À Foix, la tâche sera plus aisée pour nos jeunes chevaliers. La guerre y est une seconde nature. Cela n'est point le cas à Toulouse, ou à Saint-Gilles!"

RAYMOND-ROGER

(Reprenant)

- "Voilà pourquoi je vous réserve cette épreuve, vous êtes amis du comte Raymond, et vous saurez mieux le toucher."

PIERRE-ROGER

- "Vous nous faites beaucoup d'honneur, monseigneur, mais ... si nous échouons?"

RAYMOND-ROGER

(Laisant peser un silence, baissant les yeux et paraissant se perdre en de profondes réflexions)

- "Si vous échouez, mon ami, il ne vous restera guère qu'à sauter à cheval pour rejoindre Carcassonne. De là, vous rentrerez l'un à Termes, l'autre à Cabaret et vous mettrez au plus vite vos places fortes en état de défense!"

RAYMOND *(demandant)*

- "Quand partons-nous pour Saint-Gilles?"

RAYMOND-ROGER

- "Sur l'instant."

(À l'évidence, les événements futurs pressent le jeune vicomte. Néanmoins, il se ravise)

- "Prenez toutefois le temps d'un repas, si vous le souhaitez. Le chemin est long jusqu'au Rhône."

PIERRE-ROGER

(Sautant sur l'occasion)

- "Cela sera avec joie. Nous partirons sitôt après."

RAYMOND-ROGER

- "Fort bien ... Je donne des ordres."

(Très vite, il va jusqu'à la porte de la salle et appelle :)

- "Ayla!"

(Il se croit obligé d'expliquer)

- "Le prénom 'Ayla' signifie 'Fille Pure', je ne sais pas quel est son pays d'origine. Tout ce que je sais, c'est que je l'ai rencontrée au hasard de la route, en revenant de la chasse. Elle m'a simplement dit que son pays était situé au sein des grandes montagnes, et qu'il avait pour nom "Terre des Brumes". Que son père est prince de ce pays et qu'elle a une mission à accomplir dans le "monde de dehors" : c'est comme cela que notre monde est appelé chez eux. C'est

une jeune jouvencelle très intelligente et très altruiste. Vous ne trouverez chez elle ni manque de respect ni paroles déplacées.”

(Devant les yeux interrogateurs et surpris de ses vassaux, il ajoute :)

- “Qu’importe! On ne dira point que l’hospitalité du vicomte de Carcas-sonne est un mot vide de sens!”

(Il a un large sourire)

- “Et dans l’attente d’une explication convaincante, Ayla aide du mieux possible à la bonne marche de ma maison et en semble très heureuse!”

Lorsqu’elle apparut sur la porte, Pierre-Roger de Cabaret eut un léger mouvement de surprise. Cette jeune fille était splendide. D’une grande beauté, vêtue d’une robe de cour bleue azur richement ornée, elle posa comme avec précaution sur le chevalier des yeux immenses et clairs qui, aussitôt, le troublèrent. Un sourire pur éclaira un visage fin et dessiné à la perfection par un artiste de génie, que soulignait avec grâce de longs cheveux châtain. De ce visage, il émanait une grande douceur qui semblait démontré une éducation hors du commun. Mains croisées sur la taille, elle consentit à une rapide révérence, comme si elle entendait ainsi marquer sa différence : ses origines princières ne faisaient aucun doute. Elle baissa la tête afin de ne point trop appuyer son regard sur le seigneur de Cabaret. Celui-ci s’était repris. Il s’inclina respectueusement devant elle.

AYLA

(Regardant les deux seigneurs dans les yeux et, avec douceur :)

- “Messeigneurs, je crois savoir que vous devez vous rendre à Saint-Gilles, n’est-ce pas?”

RAYMOND

(Répondant en essayant d’adopter un ton doux qui surprend ses amis)

- “Pour sûr, jouvencelle! Nous partons sitôt après avoir mangé. Auriez-vous besoin de quelque chose que nous pourrions emporter avec nous, sur le chemin du retour?”

AYLA

(Répondant avec tact)

- “Ce n’est point cela, monseigneur! Il faut que j’aille, sur le champ, à Saint-Gilles, car j’ai une mission de grande importance à y accomplir. Des choses terribles sont appelées à advenir sur toute l’Occitanie *(Trencavel et ses vassaux se regardent, surpris)*, j’ai vu, dans un rêve, la dévastation, le feu et le sang coulant à flots. Monseigneur le vicomte a bien raison d’avoir peur. Je ressens les tourments qui l’assaillent. Je sais ce qui presse cette âme juste à vouloir prémunir ses sujets du danger, et en avertir ses puissants voisins. Il a parfaitement raison d’agir ainsi, car le Diable est bien décidé à planter ses tentes sur vos terres, et a les y fixer pour toujours. Je vous encourage tous à résister au Diable, afin qu’il puisse s’enfuir loin de vous. Il faut que j’aille à Saint-Gilles pour y rencontrer un jeune garçon qui a pour nom Hugues Bracy.”

RAYMOND-ROGER

- “Hugues Bracy?! *(il réfléchit un instant, puis se souvenant :)* N’est-ce point le jeune troubadour qui vit auprès du seigneur comte de Toulouse, et qui chante souvent des poésies qu’on dirait sorties tout droit de la bouche de Dieu?”

AYLA

(Répondant avec la douceur qui lui est naturelle)

- “C’est bien de lui qu’il s’agit, monseigneur. *(Elle se jette eux genoux de Trencavel)* Je vous

supplie de bien vouloir m'accorder congé pour aller à sa rencontre. J'ai peur moi aussi. Pourquoi les hommes trouvent-ils toujours des prétextes pour s'entre-tuer?"

RAYMOND-ROGER

(Caressant la tête d'Ayla pour la rassurer)

- "Il n'est nul besoin de me supplier pour obtenir Congé, je te l'accorde de tout coeur ma douce enfant. Les hommes parfaits point ne sont, ils cèdent toujours à la volonté du Malin, qui désire toujours les voir se détruire entre eux, et trouve toujours les raisons pour les pousser à le faire. Allez, Ayla, menez mes vassaux à ma table. Quant à vous *(Il s'adresse à ses vassaux)* n'oubliez point qu'il s'agit pour vous de rejoindre au plus vite le comte à Saint-Gilles, et veillez bien sur ma jeune protégée."